

NASHIKI Kaho

*Les Mensonges
de la mer*

**Roman traduit du japonais
par Corinne Quentin**



Éditions Picquier

Paupière du Dragon – Kagefuki

Sur le flanc de la montagne montait une pleine lune automnale.

Dans le ciel nocturne bleu outremer, elle éclaira un seul point d'une très légère lueur blanche, rendant encore plus sombres, depuis la crête jusqu'au pied, les contours de la montagne qui venait d'apparaître. L'extrême chaleur de la journée s'était estompée au point de sembler n'avoir été qu'un songe; hormis, de temps à autre, les cris lugubres de hérons bihoreaux qui envahissaient l'espace alentour, le silence était total.

Les cris retentirent de nouveau. Les oiseaux croassaient en vol. Ils devaient s'être élancés ensemble dans l'obscurité pour venir au bord de l'eau. Moi aussi, en compagnie du vieux couple chez qui je louais une chambre, je venais de rejoindre le lac pour m'y rafraîchir. Mes hôtes ne se baigneraient pas là. Ils allaient rejoindre un

établissement thermal de l'autre côté du lac pour y prendre un bain chaud. Le plan d'eau s'appelait Tatsunome-ike, l'étang de l'Œil du Dragon, mais en réalité il était un peu grand pour un étang. Pour moi, il s'agissait d'un lac, mais je n'osais pas l'appeler ainsi ouvertement : il était, disons, d'une taille intermédiaire entre lac et étang.

Avec les gestes précis auxquels il était habitué, mon hôte sortit une barque *taraibuné* entreposée dans une cabane au bord de l'eau. A son côté, sa femme le regardait faire. La lueur de la lune qui avait continué à monter éclairait la scène. La barque faite de planches de cyprès assemblées en arrondi et maintenues par des anneaux de bambou était construite exactement comme un tonneau.

De l'autre côté du lac jaillissait une source d'eau chaude. Plusieurs établissements thermaux étaient disséminés aux alentours et c'est dans l'un d'eux que le couple allait prendre un bain. J'avais entendu dire que l'eau était censée avoir des vertus dermatologiques et que même des personnes de Kyûshû souffrant de maladies de peau difficiles à traiter y venaient. Pour éviter les regards, les gens suivant des traitements prolongés logeaient dans de petites cabanes particulières.

— C'est possible de monter à trois, vous ne voulez pas venir ? me lança le vieil homme depuis sa barque, mais je refusai. Si elle venait à se retourner au beau milieu de ce lac perdu en pleine montagne, sûr qu'aucun de nous trois ne

s'en sortirait. Ce serait tant pis pour moi peut-être mais je ne voulais pas mettre en danger mes hôtes. Je savais qu'à deux, par contre, il n'y avait pas de risque particulier.

— Moi, je peux ne pas y aller, partez donc avec lui, me proposa sa femme, mais je refusai aussi en disant qu'une petite baignade ici me suffirait. J'étais assez curieux de voir comment se déplaçait le *taraibuné* et je décidai de les regarder partir, tout en barbotant près de la berge.

C'était une soirée calme.

Je me dévêtis entièrement, pris une petite serviette et entrai dans l'eau. Ouh ! lança la vieille femme en riant. Son mari, debout, ramait. *Flac, flac*. Ce bruit léger laissait sur l'eau une empreinte qui s'allongeait à mesure que l'embarcation progressait vers le large ; le faisceau de la lune la faisait scintiller. Sur la rive, au loin, on voyait luire une ou deux lanternes.

Un instant, j'eus l'idée de suivre l'embarcation à la nage mais cela me parut risquer de gêner inutilement mes hôtes et, tout en barbotant, je me contentai de les regarder s'éloigner. Le vieil homme dirigeait la barque d'une main experte et ils prirent rapidement de la distance. Quand il pleuvait ou qu'il y avait du vent, nombreux devaient être les soirs où ils ne pouvaient pas utiliser la barque. Les fins de journée dans l'établissement thermal étaient à n'en pas douter d'heureux moments pour le couple.

Je finis par les perdre de vue. Je sortis de l'eau et, après l'avoir essorée, m'essuyai avec ma petite serviette.

Le lendemain matin, avant l'aube, un coq se mit à chanter et vint même faire résonner ses cocoricos stridents juste devant ma chambre, je me résolus donc à me lever. Mon hôtesse s'en était, semble-t-il, rendu compte, car elle m'appela immédiatement, depuis la porte de service :

— Vous ne voulez pas venir faire votre toilette ?

Je sortis dans le jardin devant la maison, remplis le petit seau de bois dans la jarre recueillant l'eau de pluie et me lavai la figure. Un reste de brume matinale flottait encore ici et là.

L'île s'appelait Osojima, l'île « lente ».

Parmi les innombrables îles de toutes tailles qui constituent l'archipel japonais, elle était plutôt grande et située au sud. Elle se trouvait à peu près à la même latitude que le Sud de l'île de Kyûshû, mais les eaux chaudes du courant de Kuroshio passant à proximité de ses côtes, la flore de ses basses terres était presque identique à celle des îles Nansei, cet archipel du Sud-Ouest entre Kyûshû et Taïwan. Elle était cependant bien plus proche de Kyûshû que les îles Nansei et il était facile de faire la navette entre les deux (sauf si le temps était particulièrement mauvais, on voyait d'ailleurs toujours Kyûshû

depuis la côte qui lui faisait face). Comparativement à sa taille, si elle était relativement peu peuplée, c'était sans doute parce qu'il n'y avait pas de grande ville proche sur Kyûshû en face, mais aussi parce que le relief était plutôt montagneux, ce qui ne facilitait pas l'installation d'une population importante. L'île avait la forme d'un hippocampe globalement tourné vers la droite, c'est-à-dire regardant Kyûshû, et du nord au sud, elle était traversée par une chaîne de montagnes, telle une colonne vertébrale. C'était dans la tête de l'hippocampe, juste à hauteur de l'œil, que se nichait le lac. Dessous, descendant presque en ligne droite, il y avait le menton, c'est-à-dire la partie correspondant à la baie avec, au nord, le plus grand village de l'île, appelé Honmura. De ce bourg jusqu'au lac, il fallait monter par un chemin très raide (ce n'était cependant pas grand-chose, en comparaison des falaises et précipices escarpés, de l'autre côté de l'île, dans la partie correspondant à la queue de l'hippocampe). Le village de Honmura s'étendait sur une pente aménagée en terrasses renforcées par des pierres et, depuis le large, ses maisons semblaient être disposées sur des estrades à plusieurs niveaux, telles les poupées de la fête Hina. La source thermale se trouvait au-dessus de la maison la plus haute du village, sur la crête. Au-delà, là où il y avait le lac et, sur sa rive opposée, le terrain où se dressait la maison de mes hôtes, c'était le lieu appelé la

« Paupière du Dragon ». Quand on se trouvait là, on était déjà dans la partie correspondant au front de l'hippocampe. Bien qu'en plein cœur de la montagne, on y sentait l'odeur de la marée. Montagne et mer étaient extrêmement proches.

Tout juste cueillies dans la baie, les algues de la soupe au miso étaient moelleuses sous la dent et quand on les croquait, on sentait cette odeur marine.

— Aujourd'hui encore on dirait qu'il va faire chaud.

Les cigales *minmin* chantaient déjà à tue-tête.

— Oui, on dirait bien.

Mon hôtesse s'appelait Uné. Elle avait un visage rond, tout ridé, comme une petite pomme de terre qui serait restée indéfiniment en terre. Non loin de la maison, en contrebas, en direction de la mer, elle possédait un petit champ en terrasses où elle cultivait des légumes verts et toutes sortes de tubercules et cucurbitacées. Comme tous les matins, elle avait dû descendre depuis son champ jusqu'à la plage pour cueillir des algues.

Son mari s'appelait Kasuké, les jours de beau temps comme aujourd'hui, il partait tôt le matin pêcher le long de la côte. Il se joignait aux jeunes pêcheurs pour attendre le passage de bancs de poissons volants et les poursuivre.

Le couple avait deux filles et un garçon, tous trois partis à Kyûshû. Les filles étaient mariées et avaient chacune deux enfants. Comme les

vacances d'été venaient de commencer, il était prévu que les enfants de la fille aînée viendraient. Deux garçons. Quand je lui avais dit qu'elle devait être contente de les voir bientôt, elle avait répondu : « Oui. Mais ils sont fatigués... »

Mme Uné était originaire de Yashiro, au centre de l'île. Elle semblait y avoir de nombreux parents et pour venir jusqu'ici, comme le village était à une bonne demi-journée de marche, ils utilisaient plutôt le bateau : depuis la partie correspondant à la poitrine de l'hippocampe, ils remontaient jusqu'au menton et accostaient à Honmura. Ainsi, le déplacement ne prenait que quelques heures.

La montagne la plus haute de l'île était le mont Shiun (Nuage Violet), avec une altitude de mille deux cents mètres. Il s'élevait à peu près au niveau du ventre de l'hippocampe, dans la chaîne qui s'étendait du sud vers le nord avec, au sud, le mont Taizô (mont de la Matrice) et en remontant vers le nord, les pics Tsurimine (pic des Pendus), Yashimadake (pic du Pénitencier), Kuromori (forêt Noire) et d'autres sommets de plus ou moins huit cents mètres. Lors de mouvements tectoniques, dans des temps immémoriaux, seule la crête des montagnes avait dû rester émergée, le reste ayant été englouti par la mer. Il n'y avait presque pas de plaines et c'est sur les rares terrains plats que les gens construisaient leurs maisons.

— Monsieur le professeur, vous irez où, aujourd'hui ?

Malgré l'accent, j'avais compris.

— J'ai l'intention d'aller dans les environs de Kagefuki.

Kagefuki (Souffle des Ombres) était dans la partie arrière de la tête de l'hippocampe. Il faisait face à l'océan et jouissait d'un terrain plat relativement étendu pour l'île, si bien que, malgré son éloignement de Kyûshû par voie maritime, c'était le second plus grand village de l'île. Mon objectif n'était pas le bourg lui-même : j'avais l'intention d'observer la flore avoisinant le col qu'on passait en cours de route et qui devait être plus particulièrement exposé aux divers vents selon les saisons.

J'appartenais à un département de géographie humaine. Mettant à profit les vacances universitaires d'été, je faisais des recherches de terrain sur cette île. En géographie humaine, on étudie aussi bien les sites archéologiques que l'histoire, on fait des calculs statistiques mais on inventorie aussi la flore, il arrive également que l'on collecte des contes folkloriques : c'est un domaine scientifique plutôt touche-à-tout.

Pour l'étude de la flore, par exemple, un botaniste menant une recherche approfondie en vue d'une thèse fera un travail d'une minutie extrême et analysera sans doute chaque mètre carré de terrain, mais moi, n'étant pas un spécialiste, mon étude des plantes était assez sommaire et ne

visait qu'à appréhender certaines particularités du climat, par exemple.

L'île étant, tout au long de l'année, sous l'influence du courant de Kuroshio, en basse altitude on trouvait des palmiers alors qu'en hauteur poussaient des hêtres, on voyait même des forêts mêlant hêtres et chênes verts, il s'agissait donc d'une flore où tout était confondu. (En fait, pas si confondu que cela. Il s'agissait en réalité d'une zone de transition entre le chêne vert, des régions plutôt chaudes, mais qui résiste relativement bien aux basses températures, et du hêtre des régions à basse température.)

Mme Uné me dit que pour aller à Kagafuki, le mieux serait que M. Kasuké m'emmène avec son bateau, mais je lui répondis que je voulais aussi en profiter pour parcourir l'île à pied ; elle eut un soupir, l'air de me plaindre. Elle imaginait sans doute les difficultés que j'allais rencontrer...

Je sortis de la maison de la Paupière du Dragon et, pendant un moment, gravis une pente en haut de laquelle j'entrevis la mer, à travers un bosquet, sur la droite.

Je poursuivis ensuite ma marche, parallèlement à la mer, mais bientôt le chemin devint plus étroit, envahi de chaque côté par toutes sortes de plantes, liserons épineux ou roseaux. Sur le flanc de la colline s'agglutinaient des camélias sauvages dont les feuilles brillaient de façon

éblouissante sous le soleil. Ils étaient couverts de boutons tout ronds : j'aurais préféré que ce soient des noix ou d'autres fruits comestibles ! Sur ma droite, une végétation de cléyères montrait une énergie presque farouche. Je l'observai attentivement avec un certain émoi.

Plus loin je commençai à apercevoir la mer. Sa surface était lisse et au loin il était difficile de la distinguer du ciel, ce qui donnait une impression d'étendue infinie. Devant ce spectacle, mon esprit sur le point de flancher à cause de la chaleur alla se fondre un instant dans ce lointain. Un milan, très haut au-dessus de ma tête, lança son cri, *hui-iii*. Je m'arrêtai, ôtai mon chapeau de paille et, avec mon mouchoir, essayai la sueur sur mon crâne et mon visage.

A l'horizon passait un de ces paquebots qui faisaient le tour de plusieurs pays étrangers.

Des cumulus blancs, tels de petits champignons, flottaient ici et là.

Je me sentis envahi par une inexplicable mélancolie. Sans doute l'effet des puissants rayons ultraviolets dans les régions du Sud.

Je m'accroupis, bus de l'eau à ma gourde et observai le flanc de la montagne. Le petit espoir que le saro vu la veille se montrerait de nouveau pointa en moi. Oui, j'avais déjà vu un saro dans les environs.

J'avais terminé mon recensement des maisons de Honmura et, encore surpris par le nombre non de chiens errants mais de chèvres en liberté, je rentrais par le chemin gravissant la colline. D'abord je crus donc qu'il s'agissait d'une bique éloignée de son troupeau. Mais non. C'était un sarò. Cet animal pourtant censé être craintif regardait vers moi, absolument immobile. Il se tenait en haut de la falaise, se sentant sans doute en sécurité, le corps à moitié caché par le feuillage des arbres et arbustes, chênes bleus ou ilex, qui poussaient en contrebas.

Les environs marquaient sans doute la limite méridionale de l'habitat potentiel des saròs. En fait, je savais avant d'y venir qu'il y avait de ces bovidés sur l'île. Les animaux s'étaient réparti les territoires : sur les hauteurs, les saròs, en bas, les chèvres. Ces dernières avaient été introduites relativement récemment sur l'île mais leur faculté à proliférer faisait qu'elles vagabondaient maintenant en grand nombre dans les terres basses et les anfractuosités ouvertes dans la montagne, partageant souvent leurs territoires avec les humains, j'avais même entendu raconter que les jours de vent fort, elles entraient dans les maisons et s'asseyaient sur les coussins. Les chèvres n'étaient pas farouches, plutôt même effrontées, et elles se reproduisaient encore et encore. Si bien que les saròs, eux, étaient de plus en plus repoussés vers les hauteurs.

Le sarô que je vis ce jour-là, qu'est-ce qui avait bien pu le pousser à passer la ligne de démarcation pour descendre si bas ? Au fond, la question était d'abord de savoir pourquoi on trouvait des sarôs mais pas de daims. Si l'on considérait que le sarô était un animal originaire du Japon, le fait qu'il vive sur cette île du Sud prenait un sens très particulier. Dans le Sud de Kyûshû on n'en voyait pratiquement plus.

Dans la partie basse de l'île, les maisons faisant face à la mer, pour résister au puissant vent marin, étaient entourées d'un mur de pierres et plutôt trapues. Le long de la côte, sur les collines bien exposées au soleil, il y avait surtout des palmiers dont le feuillage était souvent utilisé pour la couverture des maisons. En forme d'immenses éventails aux pointes acérées, les feuilles pendaient des toits en bouquets décolorés, créant cette ambiance exotique propre aux régions du Sud. Bien sûr, on voyait aussi des maisons qui, comme à Kyûshû, avaient des toits recouverts de roseaux ou de bardeaux de cyprès sur lesquels étaient posées de lourdes pierres. Logiquement, cela laissait penser que, sur cette île, ce qui semblait le propre de l'habitat local dépendait surtout de chaque habitant qui interprétait à sa guise les modes de construction en usage. D'après ce que j'avais entendu dire jusque-là, les échanges étaient rares et, d'un village à l'autre, les dialectes mais aussi les coutumes variaient. Sur une

même île, avec des distances aussi limitées, ces différences étaient étonnantes. Cela ne semblait pas venir d'un ostracisme hostile, mais plutôt du simple fait que les sentiers de montagne escarpés rendaient la circulation difficile. De plus, le climat dans les basses terres et dans les hauteurs était tellement différent qu'entre les habitants de chaque région, profondément formés, corps et esprit, par leur environnement, existait sans doute une compréhension tacite réciproque, chacun se disant que le type de maison d'un autre endroit ne conviendrait pas chez lui.

Dans les îles Nansei, par exemple, la coutume veut que la pièce destinée à la cuisine soit installée dans un bâtiment à part, séparé du corps d'habitation principal. On peut trouver l'origine de cet usage dans la lointaine Polynésie. De là, elle s'est répandue sur une très longue distance, pour, en arrivant dans le Sud de Kyûshû, prendre la forme de deux bâtiments accolés l'un à l'autre, ce que l'on appelle *futatsu-ié*, le double faîtage. A l'intérieur on peut circuler comme dans une maison classique et il n'y a pas de raison visible d'aménager deux faîtages, une seule grande maison avec un seul toit semblerait parfaitement suffire, pourtant c'est une maison en deux parties ayant chacune son toit séparé que l'on choisit de construire. La chose est assez étrange mais l'explication selon laquelle ce serait l'influence d'une culture du Sud qui aurait produit ce résultat est

plutôt convaincante. Sur cette île, on trouvait les deux types de constructions.

Ma petite halte terminée, je repris ma marche silencieuse. Le chemin montait peu à peu vers l'intérieur des terres et, soudain, pénétra dans l'ombre d'une forêt.

Une île, ce fut la forte impression que j'eus au début de mon séjour, est comme un bonsaï. Non parce qu'elle est modelée par l'homme. Plutôt parce qu'elle déborde d'une vitalité qui ne cesse d'exploser. Comme un bonsaï, oui, une miniature dans laquelle tout semble s'accumuler. Aussi bien les arbres, que les chemins, que les animaux. Quelque chose de très dense s'y concentre.

Camélias, chênes, lauriers, magnolias... Plus loin, je pénétrai dans un bois touffu, une parfaite laurisylve avec d'infinies variétés de lauriers : *mokkoku*, *isunoki*, *sutajî*... mais, j'eus à peine le temps de trouver tous ces noms que déjà le bois se clairsemait de nouveau ; cependant, la mer n'était maintenant plus visible. Dans la vallée, à ma gauche, s'étendait un bois de fougères arborescentes qui me semblèrent avoir bien sept ou huit mètres de haut. J'eus le sentiment de voir une forêt préhistorique.

Puis le chemin bifurqua et devint sinueux, avec des montées et descentes successives ; alors que la distance à parcourir ne devait pas excéder cinquante mètres, j'eus l'impression de marcher

dix fois plus. Un papillon *parantica sita* blanc, d'un élégant mouvement d'ailes, disparut dans l'ombre de la forêt. Entre les montagnes résonna comme un meuglement de vache, c'était le cri de pigeons violets. Mon esprit prenait plaisir à tout cela mais mes jambes se faisaient lourdes, mes vêtements aussi, trempés de sueur, devenaient pesants sur mon corps ; je continuai à marcher, un peu honteux de mon épuisement.

Un versant en pente douce, couvert de chênes, était orienté vers l'intérieur des terres. J'essayai ma transpiration, levai la tête et fus soudain frappé de stupeur en voyant ce qui se nichait tout en haut. Une maison de style occidental !

Je restai cloué sur place, à me demander si je devais en croire mes yeux. Mais si, c'était bien un bâtiment à l'occidentale. En bois, d'un style colonial. La maison était entourée d'un mur de pierres et si on n'avait regardé qu'elle, on se serait cru dans un de ces quartiers résidentiels sur les hauteurs d'une ville, quelque part dans le pays. Mais la jungle alentour me rappela rapidement où j'étais.

Construire ce genre de chose ici semblait absolument impossible. Mais alors que pouvait bien être ce que j'avais devant les yeux ? Est-ce que le transport des matériaux de construction avait pu se faire depuis le port de Kagefuki par cet étroit chemin de montagne ?

Toujours sous le coup de la surprise, je vis que le chemin faisait justement une fourche à l'endroit où je me trouvais et je choisis de prendre la branche qui me semblait se diriger vers la maison.

Bien que peu élevé, un mur d'enceinte en tuf tout autour de la bâtisse empêchait l'intrusion de personnes indésirables. Des figuiers grimpants d'un vert profond s'y accrochaient en l'enserrant fermement de leurs racines. Ce mur correspondait sans doute aux enceintes de briques recouvertes de lierre que l'on voit généralement autour des maisons occidentales. Mais ici, sur cette île, ce n'était pas des briques mais du tuf, et à la place du lierre il y avait des figuiers.

Le bâtiment était en bois, le cadre des fenêtres était peint en blanc. Je ne voyais que les fenêtres de l'étage dont certaines étaient ouvertes, les rideaux oscillant dans le vent. Je me dis qu'il devait nécessairement y avoir quelqu'un. Le portail était fermé. Sur le linteau était fixée une cloche. Est-ce que j'allais sonner pour appeler ce quelqu'un ? Mais l'appeler pour quoi ? Pour lui demander quel genre d'individu il pouvait bien être pour vivre dans un endroit aussi reculé et qui avait tout d'une citadelle où l'on considérait le monde extérieur comme un danger potentiel ? J'étais loin d'avoir ce courage.

Je restai quelques instants devant le portail, hésitant, mais finis par me dire que je n'avais pas de raison suffisante pour importuner celui qui

habitait cette maison. Je n'étais ni perdu ni en difficulté. Ce n'était pas parce que j'étais intrigué par la bâtisse que j'étais en droit d'appeler son occupant pour lui demander des explications, je ne ferais sans doute que le déranger dans son quotidien. Ce n'était pas mon but.

Il s'agit bien de figuiers grimpants. Pour justifier ma présence, je griffonnai quelques notes dans mon carnet.

Je me dis qu'à mon retour j'interrogerais mes hôtes.

De là je pris le chemin qui descendait vers Kagefuki et me retrouvai rapidement en bas. J'examinai les habitations, fis quelques croquis, et quand je décidai de rentrer, la lune montait déjà dans le ciel. N'ayant pas d'autre solution, je demandai au poste de police de me loger. J'avais prévu que cela pourrait arriver et j'avais pris le soin de demander à la mairie de prévenir la police locale que j'étais sur l'île pour mes recherches et que je n'avais rien de douteux.

— Ah, la maison occidentale ?

Il me fallut un certain temps pour me faire comprendre de Mme Uné. En fait, elle l'appelait « la maison à un étage ».

— C'est la maison à un étage de Morikata.

Morikata (au bord de la forêt), était le lieu-dit où se trouvait la maison. Depuis l'extrémité du village de Kagefuki, si on montait tout droit,

on arrivait dans un endroit où commençait la « vraie » forêt. Le nom du lieu venait de l'expression « vers la forêt » : même consonance mais écrit avec des idéogrammes différents et avec donc une légère différence de sens. C'est à ce moment-là que je me rendis compte pour la première fois (quel manque d'attention !) que la plupart des maisons de l'île ne comportaient pas d'étage. Et donc, évidemment, la principale particularité de cette bâtisse était qu'elle en avait un.

Selon Mme Uné, il s'agissait d'une résidence secondaire construite par un drôle de type originaire de l'île qui avait fait fortune à Kyûshû. Au départ, la maison ne devait être utilisée que l'été, mais quelques années plus tôt, le propriétaire ayant arrêté de travailler était venu y habiter.

S'il vivait là, il devait bien manger tous les jours et donc avoir un moyen de ravitaillement... Je questionnai Mme Uné et elle m'expliqua que, sauf en cas de tempête, les pêcheurs de l'île qui accostaient quotidiennement dans la ville la plus proche sur Kyûshû en rapportaient le nécessaire. Pour les multiples tâches ménagères, une dame d'un certain âge se rendait régulièrement à la maison depuis Kagefuki.

— Son nom, c'est Yamané.

Je ne compris pas si Yamané était le nom de cette dame ou celui du propriétaire, mais avec ces quelques informations, la maison occidentale avait pris pour moi une certaine réalité.

— Si vous voulez parler à M. Yamané, je peux le dire à Mme Suté.

M. Yamané semblait donc être le propriétaire et Mme Suté l'aide ménagère.

— Je rencontre de temps en temps Mme Suté au bain thermal.

Elle y allait depuis Kagefuki ? Cela me surprenait. Car je savais à présent moi aussi la difficulté que représentait le déplacement d'un village à l'autre par voie terrestre. Mais j'appris que de temps en temps, avec le bateau de son mari, Mme Suté venait à Honmura et se rendait alors à la source thermale. Mme Uné me précisa que c'était son seul divertissement.

— Si vous voulez, je peux lui parler de vous.

— Je n'aurais pas osé le demander, mais...

— M. Yamané aussi, il est tout seul là-bas tous les jours, il doit trouver le temps long, parler avec vous, ça lui ferait plaisir, c'est sûr.

J'espérais qu'elle avait raison.

En début d'année, le professeur qui dirigeait mon laboratoire de recherche était décédé. En m'occupant du rangement de son bureau, j'avais découvert un rapport de recherche inédit. Il s'agissait d'un travail qu'il avait mené à titre personnel à l'époque où il était encore étudiant. Il ne consacrait aucune rubrique à la flore ni à la forme de l'habitat. Ses recherches portaient sur